N° 154 novembre 79 7 F mensuel

rock & folk

LE ROCK DE 1980

BIJOU À LOS ANGELES

suisse : 4 FS canada : 1 $50 portugal : 95 $sc

UBU EN AMERIQUE

Après une conversation avec David, on a l'impression d'avoir eu un rare privilège. Quelqu'un qui peut vous parler non seulement de lui-même ou de la musique du groupe, mais aussi bien de choses comme Roy Orbison ou Bukowski...

L'autre soir je regardais le Late Late Show sur la chaîne 7. C'était le mythique « Riot On Sunset Strip », un machin de 67. Même pas un Corman, mais mythique tout de même auprès des connaisseurs à cause de la musique du film. On y voit brièvement les Standells et le Chocolate Watchband, entre autres, ainsi qu'un groupe de lopettes ridicules et probablement fictif nommé les Longhairs. J'arrêtais pas de changer de chaîne avec « The Big Heat » qui passait sur la II en même temps. Peux pas encaisser ce peigne-zizi de Glenn Ford, mais j'attendais la scène où Lee Marvin refait le portrait à Gloria Graham avec la cafetière. Le rôle le plus merveilleusement veule et dérangé que Marvin ait jamais joué (et pourtant, il en a fait une carrière). Enfin bref, le film sur le Sunset Strip était complètement débile, plus encore que je m'y attendais. C'était même pas filmé en extérieurs. On se serait cru sur un set de Jerry Lewis. Il y avait une sorte de vague milk-bar nommé le Pandora's Box (qui existait effectivement sur une sorte d'île au croisement de Sunset et Crescent Heights ; d'après un ami, tous les groupes qui y jouaient comptaient « I Need You » dans leur répertoire). Mimsy Farmer était la jeune oie blanche ; beau cul, cheveux à la Annette Vadim. Evidemment on lui refile de l'acid dans son diet-cola et elle « tripe » et se fait violer à la chaîne par trois ou quatre glandeurs qui répètent des trucs comme « wow, boss, man », ou « let's make the scene ». Aldo Ray est le papa de Mimsy Farmer ; et aussi le commissaire de Hollywood...

Mais ça donne quand même un peu une idée de l'effervescence de l'époque à L.A. ; l'époque où effectivement cette portion de Sunset nommée le Strip était régulièrement bloquée tous les week-ends par les teenagers en goguette et surtout par tous les bouseux curieux venus de Pasadena ou Menlo Park pour reluquer les filles en mini-robes op-art et cheveux raides « repassés » et faux-cils à la Cher, sans oublier bien sûr les peaceniks barbus et les jeunes glandus à cheveux longs et lunettes carrées (roses). Le Comité de Quartier et des Commerçants était sur les dents, et les cognes du L.A.P.D. du Chef Davis s'en donnaient à cœur joie. De cette époque il ne reste plus que Gazzari's et le Whisky. Mais les boîtes et les clubs ne se comptaient plus. Le message était clair, malgré l'outrage des notables et les matraques des flics : il y avait du fric à se faire dans cette explosion. Entre Gazzari's et le Whisky il y avait le Galaxy, le fief de l'Iron Butterfly et autres inagadadavidas (à présent, c'est une imprimerie). Le Roxy n'existait pas encore. Trois rues plus loin, juste à côté de ce qui est le Playboy Club aujourd'hui, se trouvait le légendaire Trip, la boîte qui présentait les groupes vraiment far-out comme le Velvet ou... Donovan. Juste au coin de Sunset et La Cienaga, là où les Français en vadrouille viennent acheter leurs cuirs à présent, il y avait le Sea Witch, bastion des groupes précurseurs (sept ans de malheur !) comme les Yardbirds, Them (version Kim Fowley) ou Paul Butterfield. Les deux coffee-shops du Strip étaient Ben Frank's (qui est encore là, mais c'est plutôt rassis à présent) et Fred C. Dobbs. Le Dobbs était le repaire favori des Byrds et des stars de passage comme Dylan ou Brian Jones. Quand il recrutait des jeunes pour les films des Monkeys à la télé, Central Casting demandait toujours des « Ben Frank's types ». Enfin, toujours sur le Strip (à l'emplacement du Comedy Store), il y avait le It's Boss, vite rebaptisé Ciro's. C'est là que les Byrds jouaient le plus souvent. Mais il n'y avait pas que le Strip. Le Hullaballoo était l'endroit où tout le monde allait quand tout été fermé, tard dans la nuit ; les groupes-maison étaient du calibre des Yellow Payges ou des Palace Guards. Il y avait aussi le Ash Grove, là où tous les musiciens « sérieux » se réunissaient pour réinventer (ou repiquer tout sur) le Delta blues et le Chicago blues et Merle Travis. C'était l'antre des Steve Stills, Taj Mahal et Ry Cooder et les Rising Sons. Enfin, juste en face de l'infâme cave qui a été le berceau de la « scene » punk angeleno, le Masque, il y avait le Brave New World, là où les Seeds jouaient souvent. Et trois rues plus loin le Bido Lito, l'antre favori d'Arthur Lee et Love.

Tout ça semble bien fabuleux en rétrospective, mais il y a des grandes chances pour que tous ces groupes fab'aient semblé faiblards ou ridicules à l'époque. Ou simplement trop nombreux pour qu'on s'attarde sur l'un ou sur l'autre en particulier. Les zozos de « Riot On Sunset Strip » en tout cas frappent surtout par le côté bricoleur de leur musique et la réserve de leur jeu de scène. Même le chanteur du Chocolate Watchband, une espèce de sosie de Willie Loco Alexander, que l'on voit éructer en imitant Jagger.

PÉTRIFIÉ

Et c'est sans doute ce qui est en train d'arriver ici à L.A. en ce moment. Après les départs et faux départs de la punk-scene, on a finalement l'explosion. Tellement généralisée, tellement démographique et diffuse que même les ringards de journalistes ne se soucient plus d'y coller un nom. Mais les faits s'imposent. Il y a actuellement près de deux milles groupes et artistes qui se disputent les scènes du Los Angeles Basin. Et les scènes se multiplient. Et là, il y a un grand changement depuis les années précédentes : ce n'est plus sous l'influence et grâce aux efforts de quelques forcenés que les clubs ouvrent et se créent un peu partout tous les mois : c'est en général ce bon vieil appât du gain qui fait courir tout le monde. Les rois du graillon et autres res-

Tina Weymouth/Talking Heads (photo Liliane Vittori)

GREENLAND
C A N A D A
Edmonton
Calgary
Vancouver
Winnipeg
Seattle
NORTH A M E R I C A
Ottawa
Montreal
Toronto
Minneapolis
St. Paul
Chicago
Pittsburgh
New York
Salt Lake City
U N I T E D S T A T E S
Denver
Kansas City
St. Louis
Washington
San Francisco
Memphis
Los Angeles
Phoenix
Dallas
Houston
Monterrey
MEXICO
Mexico City
WEST INDIES

taurateurs dans la mouise ont senti le vent; alors on improvise une estrade vite-fait, deux-trois spots, on fait une croix sur les chiottes et les peintures, et en avant, laissez entrer les animaux...

Il y a de plus en plus d'endroits où jouer. Mais il y a aussi de plus en plus de groupes qui veulent jouer. Il y a le Bla Bla dans la Vallée, le Londoner à Santa Monica, le 88 dans West L.A. Il y a des dragons déchaînés au Hong Kong et chez Mme Wong's, des chapiteaux corinthiens au King's Palace, un ancien palais du graillon grec sur Hollywood Boulevard et Argyle (c'est Brendon Mullen, le proprio du Masque, qui s'est recasé là). Il y a Blackie's sur LaBrea, le premier « after-hour joint » que L.A. ait eu depuis une décennie (l'action commence vers une heure). Le Palladium est de nouveau actif (P. Smith, Clash); le fabuleux Stardust Ballroom, un ancien club de tango sur Hollywood Blvd, est de plus en plus en demande. Il y a eu les marathons New Wave cet été, et Talking Heads ce mois-ci... Quant aux groupes, ce sera pour une autre fois; mais il y a vraiment de tout. Depuis les fusionnistes surf jusqu'aux jeunots travaillés par le free-jazz et la Cold Cold Wave (Human Hand, Humans, Wall of Voodoo), sans parler des affreux: anciens affreux (X, Extremes, Bags, Alleycats) et nouveaux affreux (Mau-Maus, Gears, et un groupe comptant le révérend Claude Bessy comme leader, Catholic Discipline – sans charre).

C'est donc une bonne période pour être à L.A. ? On pourrait dire ça, on pourrait dire ça. Neuf jours de canicule consécutifs (41 à l'ombre dès dix heures du matin), pire smog depuis vingt-quatre ans, le ciel comme un chiotte, jaunâtre, glaireux, et maintenant un léger vent Santa Ana qui rabat les cendres des dix-huit incendies de forêt qui font rage dans les montagnes ; les bus de la ville immobilisés par les grèves depuis trois semaines, les automobilistes rendus encore plus hargneux et déments par le smog qui s'entretuent, les petits vieux qui calanchent tranquillement sur les bancs publics, les surfers qui n'osent même plus surfer. On pourrait dire ça. On pourrait dire ça. On pourrait dire aussi qu'on se croirait à la dernière bobine de « Day of the Locust ». Ou peut-être que dans deux mille ans on retrouvera ma forme en parfait état de conservation, juste un petit peu cramé, et on dira : il était encore en slip qu'il écoutait déjà « Codex » ; ça devait être tôt le matin, que c'est arrivé. Je me demande seulement quelle gueule la musique de Pere Ubu peut bien avoir, pétrifiée...

UN BRIN LASSANT

Peut-être que c'est ça. Peut-être que c'est ça qui m'attache à cet endroit, à cet infernal paradis : tout y est interchangeable, les endroits, les quartiers, les points de vue, les belvédères, les visages (ma voisine d'en face ressemble à Farrah Fawcet Major qui ressemble à la secrétaire de Mutual of Omaha, là-bas sur Wilshire, qui ressemble à la vendeuse du rayon des rouge à lèvres chez Bullock's). L'interchangeabilité des endroits et de l'espace, le fait qu'on peut passer deux heures et demie à rouler sur les freeways sans rien voir vraiment changer (pour moi le seul VRAI repère de L.A. ce n'est ni le Hollywood Sign ni le restau futuriste de l'aéroport ni même la tour Capitol, encore moins le Grauman Chinese Theatre. C'est une fontaine en cascade gigantesque qu'on peut voir du San Diego Freeway, bleu piscine elle est, s'écaillant sous le soleil glaireux de l'été californien. J'ai toujours cru qu'elle marquait juste l'entrée du cimetière juif qui s'étend derrière. Ce n'est que récemment que j'ai appris que c'était en réalité la tombe d'Al Jolson... Les visages interchangeables ; pouvoir aller à trois parties en une semaine sans voir les mêmes gueules (comme à Paris), mais les bouches prononcent les mêmes banalités, les mêmes condamnations, le même badinage plaisant.

Si vous n'avez jamais entendu un Californien faire la conversation, vous n'avez aucune idée de l'ennui quasi physique qui peut s'enrouler au creux du ventre comme un bébé-Alien ; vous n'avez aucune idée de la Vallée de la Mort non plus. J'en suis arrivé à redouter de devoir faire la queue devant un cinéma à Westwood encore bien plus qu'à la Sécurité Sociale ou qu'à l'Immigration and Naturalization Service. Une queue de ciné à Westwood, ça vous coupe la chique avant d'avoir vu le film. Ces Américains sont tous beaux, bien nourris, bronzés, assez intelligents pour gagner assez de fric pour rouler en Audi ou BMW. Les trois quarts dans la queue sont en train d'écrire un script de cinéma, ou au moins une adaptation, ou alors ont *déjà* écrit un script (accepté, refusé, peu importe). Le quart qui reste travaille vraiment dans l'Industrie. La conversation est oppressante, mais pas de la même manière que dans l'*autre* Industrie, celle du disque. D'abord celle du ciné, contrairement à la légende, compte beaucoup moins d'abrutis que celle du disque. Si vous vous faites payer à bouffer par une maison de disques, vous n'allez entendre parler que de bouffe, « et je connais ce sushi-bar vraiment super dans le Vallée, j'y étais l'autre soir et y'avait Gene Hackman et Warren et Diane. Et Ma Maison est vraiment devenu impossible, il fait si chaud là-dedans. Et avez-vous jamais essayé l'Escoffier pour le midi ? Vous serez surpris... » Les mecs dans les queues de ciné, ils parlent ciné, scripts, scénarios, deals. « Et as-tu vu tel ou tel film obscur qui passait au Sherman l'autre jour ? Non, mais j'ai vu « Le Masque de Dimitrios » hier, c'était pas terrible. Oui, mais c'est l'histoire qui est à chier. Enfin, sans Peter Lorre ça se casserait vraiment en deux ; il a jamais joué aussi loufoque. Il a souvent fait le clown, ça oui, mais dans « Le Masque » il a beaucoup de réserve. C'est vrai qu'il avait une haleine épouvantable ? A cause de ses dents pourries, oui ; tous ses partenaires se plaignaient. George Raft, oui, j'ai lu ça moi aussi. Il pouvait pas le sentir ! Raft prétend que Lorre lui a volé son chapeau. Sur le tournage de « Background To Danger ». Bath film, ça. Oui, Walsh, histoire d'Ambler remaniée par W.R. Burnett... Oui, et il y avait la scène où Raft est ligoté et où Peter Lorre doit lui souffler de la fumée dans la figure ; Raft prétend que Lorre ça lui plaisait tellement qu'il s'arrangeait toujours pour rater quelque chose dans la scène. Jusqu'à ce que Raft exige d'être détaché. On dit qu'il a coursé Lorre jusque dans sa loge et qu'il voulait plus sortir. C'était un terrible, Raft, à ce qu'on dit. C'était un abruti, un con fini. Et d'abord, il vit toujours; il joue au golf à Palm Springs... »

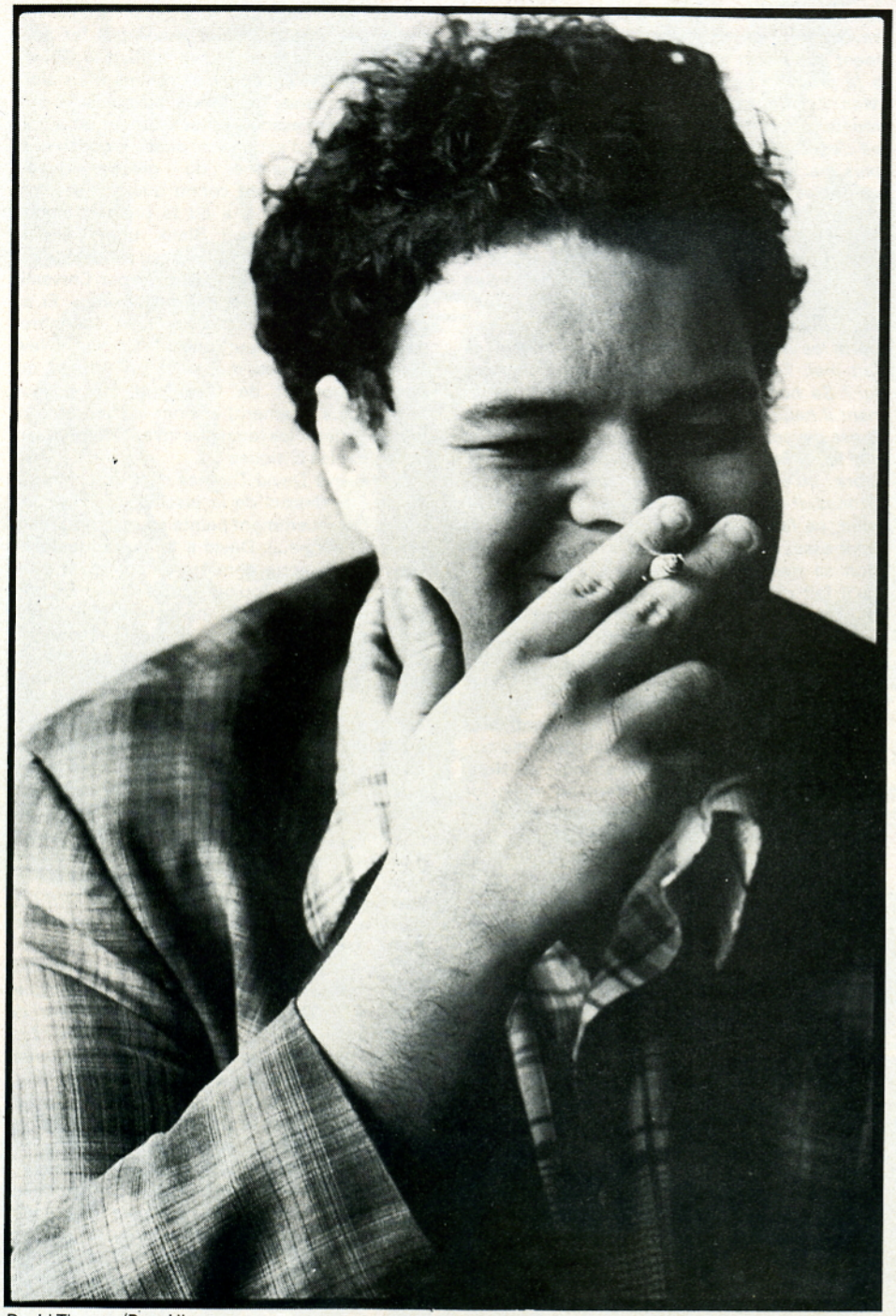
Etc... etc... Si vous croyez qu'en France l'animal le plus redoutable c'est le cinéphile, attendez de passer deux heures avec le « film-buff » amerloque ; ils s'y sont mis très tard, mais avec eux c'est comme avec les bombardiers : suffit qu'ils s'y mettent, et alors après il faut qu'ils soient les plus forts (prenez les bombardiers, le ski alpin, Perrier, le tennis ou les astronautes). Plus fort, plus bête et plus grand.

DÉBILE-CHIC

Tout change tout le temps. Et tout reste pareil. Dans le rock, et surtout en ce moment, on a plutôt tendance à ne consommer que ça : la nouveauté. Les héros d'aujourd'hui durent même plus une année. Et surtout, il faut toujours les abattre pour encenser les nouveaux. Un brin lassant. Et onéreux, à la longue. Le 24 septembre, les Talking Heads jouent au Stardust et les B-52 jouent au Roxy. Devinez quels sont les tickets les plus chauds ? Pas besoin d'être grand clerc (ni Serge Clerc ni Planète Claire) pour savoir. Le bon grain a déjà été séparé de l'ivraie à Paris, pas vrai ? Le verdict rendu : Talking Heads : O, B-52 : 2. F.V. (?) dans « Rock & Folk » traite les Heads de fonctionnaires et de sénateurs (?), Colin reste assis sur les marches du Palais à discuter avec ses petits camarades de la façon dont on pourrait faire monter les B-52 en neige tout en dézinguant Devo. Loin de moi la pensée de vous refuser ces petits plaisirs ; comme vieux fusil et grand lanceur d'anathèmes devant l'Eternel, je comprends tout à fait. Ce que je comprends moins, c'est que la plupart des lecteurs lisent encore ça. Passons. Qu'importe que Byrne et ses fonctionnaires aient pondu trois superbes disques à la file et qu'ils soient les seuls en dix ans à avoir créé une texture nouvelle dans la musique. Qu'importe si une chanson comme « Air » ou comme « The Big Country » est mille fois plus drôle que les plaisantes inepties des bouseux d'Athen, Georgia. Les B-52's ont autant de grâce et d'humour que Patti Smith et le Captain Beefheart : autant de grâce que Beefheart et autant d'humour que Patti Smith. Mais le plus beau c'est quand Colin traite les clowneries de Devo de « bidon » et entreprend de nous initier aux charmes insondables du « good clean fun » des B-52's et à leurs niaiseries sur les Martiens et autres merveilles du débile-chic. Presque de quoi vous dégoûter d'un groupe gentillet... Et si je lis encore une fois que B-52 c'est pas un bombardier mais une sorte de chignon, je chie.

Talking Heads est le premier groupe à venir depuis près de deux décennies qui s'attire le même genre de fidélité, adulation et amour protecteur que les Kinks. Sauf qu'en ce moment ils font de la musique tellement vitale, tellement originale, tellement forte qu'ils n'ont pas du tout besoin de ce genre d'amour gaga. Pas encore. Faut pas être un petit pruneau de Tours pour savoir ça.

Le Stardust est cet ancien dancing ou encore récemment avaient lieu des concours de tango. Les organisateurs ont arraché toute la franfreluche et tout ce qui peut brûler, mais l'espace est toujours agréable, le son excellent; et c'est la meilleure piste de danse de toute la ville. Talking Heads semble décidément attirer la foule la plus bigarrée, l'amalgame le plus bizarre : il y avait de tout l'autre soir, du surfer déglingué et batailleur au vieux hippie, des Mexicains aux Philippins, sans parler de cette partie du contingent punk et nouveau-nouveau qui était à l'autre bout du Boulevard pour voir les nouveaux-nouveaux B-52's. Mais qui sera sans doute au Greek dans deux



(Melanie Nissen)

David Thomas/Pere Ubu

jours (où les B-52's ouvrent justement pour les Heads). Là, ce soir, on a eu Pearl Harbor and the Explosions. Et bizarrement ce n'était pas le cheveu sur la trop proverbiale soupe: Pearl Harbor and the Explosions ne sont pas seulement le meilleur groupe à venir de San Francisco depuis le déluge, mais ils sont également – et subtilement – influencés par Talking Heads. Le batteur a cette même frappe claire et ravageuse que Chris Frantz. Certaines de leurs chansons possèdent les mêmes progressions insidieuses. La grosse différence, c'est qu'à la place du cou de girafe de David Byrne, ils ont cette fille, que j'appellerai Pearl (Harbor?). De loin elle ressemblait à un croisement entre Gloria Lasso et Rita Moreno, mais j'étais vraiment loin et une telle comparaison demande évidemment plus proche examen. Elle portait des corsaires à rayures. En tout cas le groupe était bien meilleur que ne le laisse supposer son disque (sur 415 Records) qui pourtant contient cette chanson superbe, « Drivin' ».

PARFAIT

Pour les Heads j'étais tout près, vous pensez bien. Pendant tout « The Big Country » j'avais la tête coincée dans un de leurs baffles – pas exactement par choix, je dois dire. Mais après ça, cinquième rang, trois cent-vingtième barbaque en nage à partir de la gauche. Mézigue. Ça fait bien longtemps que je ne me suis soumis à pareil traitement. Fallait vraiment que ce soit pour eux (puisque je vous dis que...). Tina était là, à droite. Elle est tranquillement devenue ce qu'on attend d'une femme égarée dans ce monde de brutes. She looks good. Elle porte le même futal et la même chemise qu'on lui voit depuis trois ans. Mais elle a l'air moins insignifiant qu'il y a trois ans, sur cette scène du Bowery... Et ÇA c'est signifiant, boyos. Ce qui l'est tout autant, c'est une chanson comme « Air ». Il faut peut-être vivre à L.A. pour apprécier pleinement l'humour atroce et en même temps libérateur d'une chanson comme « Air ». « What is happening to my skin/Where is that protection that I needed? » Si jamais je crève dans cette ville, je veux cette chanson chantée par la chorale de l'Angelus Temple, près d'Echo Park, pendant qu'on rebalancera mes cendres dans le ciel de L.A. Histoire de sagouiller un peu plus l'éther. David Byrne est arrivé avec les cheveux mouillés et gominés en arrière comme De Niro dans « New York New York », mais à la fin de leur long set il ressemblait plutôt à Charlie Starkweather, le tueur délinquant du North Dakota. Comment on peut dire qu'ils ressemblent à des fonctionnaires sur scène, ça me dépasse tout à fait. C'est un des concerts les plus intenses, les plus marrants et les plus dansants que j'aie jamais vus. Parce que ça se passe à tous ces niveaux-là. On a envie de les écouter, on a envie de les toucher juste pour dire qu'on les aime bien; et puis après on a encore envie de danser sur « Life During Wartime ». Imaginez un peu si ça devenait un hit de disco, avec un titre pareil. Ce serait merveilleux.

Chris Frantz doit être le batteur le plus clair et le plus précis du moment. Il est juste parfait. Comme à une époque Ringo était parfait. Pas meilleur. Parfait. Et Jerry Harrison est pas mal non plus! Mais là où j'ai pris ma claque, c'est quand j'écoutais Tina travailler sa basse. Pouvais pas faire autrement, j'avais le cornet tout près. Le truc bien avec eux c'est que sur scène la texture sans-couture si lisse et si douce qu'on trouve sur les deux derniers disques ne fait pas du tout défaut. Et c'est pour ça que ça me scie quand j'entends des gens dire qu'ils sont froids ou distants ou impersonnels. Ces gens-là sont bons pour la vivisection, pour tout l'usage qu'ils font de leur système nerveux, sympathique ou autre...

Et justement David vient de se lancer dans une *psychotic reaction* avec Jerry à la fin de « Psycho Killer ». Et justement ils terminent par « Take Me To The River ». J'en deviendrais bien baptiste. Talking Heads fait la musique de maintenant, *parfaite* pour maintenant. Des chansons intelligentes, mais sans les prétentions avant-gardistes. Accessibles. Drôles sans l'être trop. Des chansons qui vous parlent vraiment. Qui vous éclatent dans la tête comme ce super Aspire-Frais qui se vend ici et qui vient d'être interdit à la vente; et ça peut arriver n'importe où: à la laverie automatique, dans la voiture, ou un soir au Stardust, cette chanson qui éclate dans votre tête.

Talking Heads ne m'a pas accordé d'interview. Talking Heads ne m'a pas laissé prendre de photos. Talking Heads est un groupe parfait.

UNE MINUTE

Tout autre sentiment, fautif et tristounet, le soir où on a vu les Groovies au Whisky avec Manœuvre et Monsieur Slogan. On était pourtant bien remontés, les martini dry aidant pas mal. L'occasion était après tout historique: les Phantom Movers de Roy Loney

jouaient en première partie des Groovies. Et les Movers comptent plus de Groovies originaux que les Groovies ! Comptez-les : à la batterie l'irrépressible et adorable Danny Mihm, qui croque toujours un bout de ses cymbales avant de jouer, on dirait. A la guitare le taciturne Tim Lynch (ou Farrell, je sais plus) ; et au micro, sautant partout comme un haricot mexicain, Mister Looney Tunes en personne, Roy Loney. Fatigué de jouer les représentants de commerce pour Mercury, Roy a décidé de reprendre les gants. Il y a aussi un bassiste et un gros zig qui fait des trucs intéressants sur une guitare électrique à caisse. Il porte des favoris. Une vraie bande de hippies pas réformés du tout. Ils nous jouèrent un set endiablé, croustillant, pimpant des ripatons, bip-bap-bop. Pour danser, y'a encore rien de tel que Danny Mihm à la batterie. Roy est toujours aussi barjo, mais il a décidé de s'offrir une touche New Wave et des fois il chante comme... David Byrne. L'effet est inoubliable.

Après ça, les Groovies label-de-qualité se sont amenés. Bien ridicules dans leurs vestes Carnaby et leurs gampettes rouges, une allure presque pire que sur les photos de « Jumping In The Night » (à mon avis les plus hideuses jamais imprimées sur la pochette d'un « produit » phonographique). Mike Wilhelm, lui, il a pas de gampette, ils ont rien trouvé à sa taille, déjà qu'il étouffe dans sa veste-beatle trop petite... On a eu droit au menu courant, des reprises surtout, bien foutues mais de peu d'intérêt ; machins des Byrds, machins des Stones. Sur « Rock Me Baby », c'est même pas Wilhelm qui chante ni qui joue ; je me souviens des séances avec Loose Gravel, dans les boui-bouis de North Beach. Je me souviens de sa voix toute en graviers et parpaings, et du jeu qu'il avait sur sa grosse Guild. Ce soir il joue les seconds violons, bien en retrait, à taper du pied sur des airs des Beatles... Les Groovies sont tellement sanglés dans leurs oripeaux qu'ils peuvent à peine bouger. Juste une fois, une seule, ils nous firent décoller. Mais je me souviens bien de cette minute ; ça n'a pas duré plus longtemps. A la fin de « Shake Some Action », tout d'un coup tout est tombé en place, ils ont joué plus fort, je sais pas, toujours est-il qu'on était là, Manœuvre et moi, les cheveux à la verticale, et on s'est regardé brièvement comme pour se dire que des comme ça on en aurait pas beaucoup dans notre courte carrière de goûteurs de rock ; un peu comme de s'envoyer un Château Margaux 47 dans un verre à dents. Mais ça n'a pas duré longtemps ; après ça ils nous ont fait « Misery » (indeed). Et comme la mère à Wilhelm ou quelqu'un de sa famille s'est pointé dans l'assistance, ils l'ont quand même laissé en chanter une. « Route 66 », je crois bien que c'était.

CAFARD

Mais malgré l'affiche, n'allez surtout pas croire que c'est l'idylle entre les Groovies et les Phantom Movers. Un mois avant j'avais rencontré Danny Mihm au Hong-Kong Cafe, où les Movers ouvraient pour les Real Kids. C'est toujours un plaisir de voir Mihm, le seul batteur que je connaisse qui ait de la conversation. A vrai dire, y'a pas moyen de l'arrêter ! *« Cyril et toute la bande ? I dont LIKE them, man. Je les vois souvent, parce qu'on achète notre dope chez le même dealer, mais je les blaire pas, non. Cyril is such a JERK. Ils s'en envoient tous tellement dans les trous de nez qu'ils savent plus ce qu'ils font. Ils disent seulement qu'ils sont les meilleurs et qu'ils ont pas à le prouver. Ils ont pas à répéter non plus. Man, ils répètent JAMAIS. Ils vont même pas répéter pour le Whisky, je suis sûr... Mais tout ça c'est Cyril et son trip. Mais ce qui me fait le plus mal au sein, c'est Wilhelm, man. Tu sais, ce que ce mec George Thorogood est en train de faire, c'est Mike qu'aurait dû le faire depuis longtemps. Ça aurait pu marcher pour lui. En plus de ça, c'est Mike qui lui a tout appris, à Thorogood ; il a passé six mois chez lui, à San Francisco. Et au lieu de ça, qu'est-ce qu'il fait ? Il joue les utilités dans les Groovies et il porte les vieilles vestes à Cyril. Merde, man, ça fait mal. Tu sais qu'il s'est fait virer de chez lui ? Sa bonne femme l'a vidé, alors maintenant il habite chez Cyril, et c'est un désastre... Il est devenu un vrai perrroquet, il copie tout sur lui. Il fait que de nous parler des Stones, alors qu'avant il pouvait pas saquer les Stones, il HAISSAIT les Stones ! Ça fait mal, man, ça fait mal »...* (Ce qui promet aussi de faire assez mal, c'est quand il mettra à exécution sa menace de faire au Cheapthriller ce qu'il fait régulièrement à sa caisse claire les jours de spleen. Je lui ai en effet très fourbement fait voir la critique du dernier Groovies par Manœuvre (oh ! oh !), là où il dit que Mihm aurait emménagé chez Cyril. Il mélange tout ce qu'on lui dit, le Cheapthriller. Décidément, le heavy-metal devrait être remboursé par la Sécurité Sociale... On était dans les cuisines du Hong Kong, Danny et moi ; au Hong Kong les musiciens s'accordent au milieu de vastes marmites pleines de chow-mein et autres chop-suey, tout ce que les touristes d'en bas laissent sur leur assiette. Il était en train de causer, juste un petit Niagara, quand tout d'un coup il se précipite d'un bond de l'autre côté de la cuisine et se met à sauter sauvagement sur quelque chose par terre en hurlant *« SALOPERIE, oh ! saloperie, prends ça, saloperie ! Non mais REGARDE-MOI ça, la taille de ce CAFARD ! I hate those mothers... Ils vivent de la SALETE HUMAINE ! Non mais regarde ça ! Il est pas encore mort ! »* Et de fait. Malgré le batteur de quatre-vingt-cinq kilos qui lui avait sauté dessus de façon répétée, le cafard remuait encore. Mihm en vint finalement à bout en l'embrochant avec une baguette. *« Brrrr, y'a rien qui me dégoûte tant que ça, que ces saloperies. Tu savais qu'avant, les cafards vivaient sur les humains, dans leurs cheveux partout, jusqu'à ce que l'homme invente la cuisine ? Ouais, j'ai lu tout un bouquin sur ces saloperies... »* Quand il n'est ni en présence d'un cafard ni en présence d'une batterie, Danny Mihm est le plus articulé et le plus cultivé des batteurs que je connaisse...

JAMAIS PLUS

Tout ça, c'est le rock'n'roll tel qu'on le connaît ; tel qu'on peut le décrire des centaines de fois, ça coûte rien. Mais de temps à autre arrive un groupe qui effectue une rupture avec tout ça, ou même qui l'ignore simplement, sans en faire une montagne, et fabrique tranquillement une musique qui grandit tranquillement mais insidieusement à l'écart, toute seule, unique. Début août, c'était la première (et, David Thomas nous l'a promis, la dernière) visite sur la Côte de Pere Ubu. On ne s'était pas vus depuis le printemps 77, quand j'avais passé deux jours chez eux dans leur maison sur Prospect Avenue (celle qu'on voit sur la pochette de « Dub Housing »), et pour une fois il n'y avait aucun embarras : David Thomas et ses collègues n'ont rien, mais alors rien de la bande de losers auxquels je suis généralement associé (affectivement ou autrement). En fait c'est un vrai plaisir d'observer la tranquille démarche du groupe depuis l'époque où il n'était connu que par ses très privés 45 tours. Il y a eu le premier album, « Modern Dance », sur Blank, une filiale de Mercury qui n'a pas fait long feu ; le disque est déjà soldé, mais va être ressorti par Chrysalis ici. Il y a eu l'excellent « Dub Housing ». Et au moment où vous lirez ceci vous connaîtrez déjà sans doute leur nouvel album, « New Picnic Time ». Pas mal pour un groupe qui bouge rarement de Cleveland (où il joue encore plus rarement) et dont les ventes sont loin de refléter les louanges invariablement tartinées par les critiques.

J'ai retrouvé David Thomas dans sa chambre-cuisine au-dessus de la piscine du Tropicana (qu'ils ont récemment peinte en noir, pour conserver l'énergie...). David a fondu de quelques kilos depuis notre dernière rencontre ; il a les cheveux courts. Toujours aussi jovial et poli, toujours les manières impeccables, mais il ressemble plus à un jeune Jackie Gleason qu'à Crocus Behemoth. Plus besoin de pseudo. En fait, le grand changement au sein du groupe, j'ai trouvé, c'est la confiance et l'apparente certitude des musiciens qu'ils doivent faire ce qu'ils doivent faire. David est sur une banquette à fumer ses Camel. Il est en nage. *« Jamais je ne sortirai de cette chambre. Quand je pense qu'il faut qu'on reste cinq jours ici... Cette ville, je comprends pas. Ça ne m'intéresse pas de comprendre. J'ai droit à mes préjugés... Mais vraiment, comment tu fais pour vivre ici ? Les gens sont si SERIEUX, et dans cette atmosphère vacancière permanente, c'est vraiment d'un grotesque... Enfin, on fait nos trois nuits au Whisky, et un dernier truc plus bas, Huntington Beach je crois, et c'est FINI. Cette tournée, c'est vraiment du meurtre. Ridicule... C'est la première fois qu'on traverse les Rocheuses. Personnellement ça ne m'a jamais beaucoup tenté, mais à présent j'en suis sûr. JAMAIS PLUS. On fait tout en camion et voiture, tu te rends compte ? La folie. Trois jours entre deux concerts, des fois. Trois jours à rouler, dans cette chaleur... Nous, il nous faut une certaine continuité, tu comprends. Comme par exemple le premier soir au Whisky sera peut-être pas terrible, mais au troisième soir on sera bons. Il nous faut ça. Mais là, tu joues un soir à Boulder, Colorado, et après c'est fini. Tu roules trois jours, tu vas à San Francisco...*

On a rencontré les Residents, tiens... Des mecs bien. Nous ont emmenés chez eux, nous ont montré leur opération. Ça me plaît, leur façon de faire les choses. Ils sont très forts en media... Plus que nous, je dois dire ; enfin, c'est ce qui a l'air de les intéresser le plus. Mais j'aime bien ce qu'ils font ; pas forcément leur musique, mais la façon dont ils ont pris tout en main, la façon dont ils la FONT et la PRESENTENT au public... Very cool. Nous, on se sert d'une compagnie de disques à la place. Mais en un sens on est privilégiés ; on pourrait se demander comment ça se fait qu'on puisse encore faire des disques, le marché étant ce qu'il est. Et comment on peut survivre. Mais on a la chance d'avoir un manager épatant. Il a pas besoin de se faire. (suite page 171)

Flamin' Groovies (photo Peter Mazel)

UBU EN AMERIQUE

(suite de la page 72) *du fric avec nous, il est quelqu'un d'important à Chicago, chez Mercury. C'est juste un fan, il nous manage pour son plaisir, presque. On est salariés. On vit mieux en ce moment qu'on a jamais vécu, tous tant qu'on est... Et il fait pas chier. On n'a pas d'« image » à entretenir, vu que la compagnie de disques dépense pas un rotin pour la publicité. Nous ça nous arrange, on n'a pas à faire les clowns; personne attend rien de nous, au niveau de la compagnie. On livre le disque, ils le fabriquent et le distribuent. On est payés pour le disque, ensuite ça ne nous regarde plus. C'est comme de vendre des carottes: si tu vends des carottes, tu t'en fous s'ils vont en faire un ragoût ou une salade... Chrysalis, c'est pareil. C'est pas qu'on se plaigne, remarque. Notre but est de continuer à faire des disques. C'est tout. Je considère que c'est un petit triomphe en soi: le second album s'est mieux vendu que le premier, et le troisième se vendra mieux que le second. Nous ça nous suffit, ce genre de « succès ». Une autre chose dont je suis assez content, c'est la qualité de notre public. Ils sont généralement assez réceptifs, généralement assez polis et ils se conduisent bien. C'est important pour moi; je suis très scrupuleux dans ce domaine. Par exemple, sur scène j'essaie de m'habiller « bien ». Un concert, c'est un peu une occasion. C'est comme de rendre visite à des gens. Ou comme un orchestre symphonique. Alors je suis en costume. Je suis le seul dans le groupe, chacun fait ce qu'il veut; mais pour moi c'est important. C'est aussi important de pas être trop sérieux. Les gens qui ne nous ont jamais vus s'attendent souvent à autre chose. C'est intéressant, d'ailleurs, d'essayer de deviner ce à quoi ils s'attendent; soit ils s'attendent à des freaks scrofuleux, soit à des mecs sérieux et un brin pompeux. Et on veut surtout pas être ça. »*

OKAY-OKAY

Je demande en rigolant s'ils considèrent toujours leur musique comme musique de danse, musique de party. A Cleveland ils m'avaient fait écouter « Modern Dance » sur une cassette (le simple n'était pas encore sorti) en me disant, pince-sans-rire, qu'ils voyaient ça tout à fait comme un hit de l'été.

« Non, non, on pense toujours ça. On essayait pas de te mettre en boîte. Les gens ont tort de penser qu'on essaie consciemment de faire de la musique « bizarre » ou « intellectuelle » ou « profonde ». C'est pas du tout notre attitude. Le truc, c'est que quand on répète et qu'on veut faire de la musique de danse, de la musique « pop », c'est ce qui sort. On n'y peut rien. Pour moi il y a toujours le beat derrière, c'est comme ça que j'entends la musique de Cleveland. On discute même plus entre nous. Avant on discutait, comment produire ci, comment arranger ça. Maintenant on se met seulement à jouer, et ça tombe en place tout seul. C'est sans doute la grosse différence entre maintenant et l'époque où tu nous avais vus. On s'engueule beaucoup moins. Parce qu'on en est à un point où on sait ce qu'on fait; et on est presque enfin persuadés que ça vaut le coup de continuer à le faire. »

Je lui rappelle la nuit où j'avais couché dans la maison sur Prospect; je me rappelle le soir avant le concert au Pirate Cove, le guitariste Tom Herman qui construisait des modèles d'avions. *« Ça lui calme les nerfs »*, avait laissé tomber David, en jetant un coup d'œil sur un énorme trou dans le mur. Puis, montrant le trou: *« Ça, c'est le résultat d'une discussion avec Tom l'autre soir... »*

Je demande à David s'il se voit encore jouer les clubs et tourner dans un, deux ans...

« Après cette expérience, je dois dire que je ne suis pas plus du tout chaud pour ce genre de sport. Mais je suis le seul à être affecté comme ça; les autres prennent ça beaucoup mieux. Mais ça va devenir impossible, économiquement, de tourner pour nous. Sauf peut-être en Europe, où les villes se touchent presque. Je veux dire, de Paris à Bruxelles, c'est tellement tout près que c'est même pas la peine d'en parler. Mais de Boulder à San Francisco... Et de toute manière, on trouve que notre meilleur public est en Europe. Amsterdam. Paris. Le public qu'on a eu à Paris était inimaginable. La première fois c'était cette cave... le... Gibus. Un enfer ! Mais les gens étaient formidables. Et la seconde fois c'était le Bataclan et c'était merveilleux... »

Tony Maimone vient nous rejoindre. La mâchoire toujours aussi contractée, le regard toujours aussi intense; les manières toujours aussi impeccables. Je demande s'ils comptent rester toujours à Cleveland.

« Je pense que oui, je nous vois pas vivre ailleurs. Cleveland, ça fait vraiment partie de ce qu'on est. Ici à L.A. on serait rien du tout, on serait anéantis. Et c'est pas qu'on soit des vedettes là-bas ni rien de tout ça. En fait à Cleveland on nous ignore cordialement. Mais on sait vivre pour pas grand-chose, là-bas, et on aime la ville, le climat pourri, les ciels et tout ça. Tu sais bien, on t'a montré... Et encore une fois, on n'a pas besoin de bouger. On ferait de meilleurs disques à Los Angeles ou à New York. Notre manager nous fout la paix. Il veut même pas écouter les bandes. On lui donne le disque tout fini et il fait « okay ». La première fois on lui a dit « tu veux même pas écouter le disque ? » Alors il l'a écouté et il a dit « okay ». Pour « Dub Housing », il a juste dit : « Je sais bien que si ça vous plaît ça doit être bien », et il l'a pas écouté ! Le nouvel album, « New Picnic Time », sera très différent. On voulait un son « live », un truc spontané. La plupart des chansons je les ai écrites sur le coup, pas préparé du tout... Quelques titres, si tu veux : il y a « Fabulous Sequel », « Small Was Fast », « 49 Guitars And One Girl », « One Less Worry », « All the Dogs Are Barking », « Make Hay », « Goodbye » et « Jehovas Kingdom Come ». Ce qui me plaît c'est que pous une fois je ne comprends pas moi-même la moitié de ce que j'ai écrit. »

Comment les choses ont tourné à Cleveland, pour la musique ?

« Tout le monde quitte la ville. Dans la région il n'y a qu'un groupe intéressant : Fifteen Sixty Seventy-Five, ils sont de Kent State. Et à Akron il y a Chai Pig... »

Est-il conscient de l'influence grandissante que Pere Ubu semble avoir sur les nouveaux groupes, comme Human Hand ici ?

« Non. Mais j'aime bien ce nom-là pour un groupe, Human Hand... A Mineapolis il y a un groupe qui fait « Final Solution » sur scène; NNB, ils s'appellent... »

LES ORIGINAUX

Oui, je connais. C'est la seule chose de bien sur la compilation New Wave sortie par Twin Tones, « Big Hits Of Mid-America Volume Three »... Ils ont une chanson, « Listen », très influencée par Ubu. Et une autre, « Uruguay 1983 », on croirait Lou Reed. Avant ça ils avaient un simple, « Slack »/« New World »... Sur Wave Seven...

David Thomas est ce qu'on appelait dans le temps « un type bien ». Comme tous les autres, d'ailleurs. Des gens polis et décents, très, très conscients des dangers du business mais qui semblent avoir trouvé la voie qui leur convient. Après une conversation avec David on a l'impression d'avoir eu un rare privilège. Quelqu'un qui peut vous parler non seulement de lui-même ou de la musique du groupe, mais aussi de choses aussi diverses que Roy Orbison ou Bukowski. Le concert de Whisky est un de mes meilleurs souvenirs. Je prenais l'avion juste après le premier set et j'avais fait le plein de martini dry, mais la musique que jouèrent les doux dingues de Pere Ubu ce soir-là m'a dessaoulé aussi sec. Curieusement – pour le Whisky – la foule était bonne et attentive. L'endroit était plein à craquer. Thomas est plus que jamais un frontman ; son attitude sur scène s'est améliorée au-delà de toute espérance. Il est tour à tour touchant, drôle et fascinant à regarder ; n'hésitant pas à prendre des risques et à se conduire comme un curieux bébé. La musique est superbe, insidieuse, vitale, et surtout très physique. Bien plus que sur les disques. Et bien plus que sur les disques, « it makes sense ». Ce n'est pas du tout une musique de tête, contrairement à ce qu'on pourrait penser. La basse de Tony Maimone et la batterie de l'incroyable Scott Krauss sont comme une ancre. En fait Pere Ubu est ce qu'on a de plus approchant d'un reggae blanc. Rien à voir avec la musique jamaïcaine, mais la même force: une musique qui vient du ciel et garde les pieds sur terre. Il y a toute cette LEGERETE de la musique (malgré sa difficulté) et de David Thomas (malgré son respectable gabarit).

Le public était un impressionnant public de fans ce soir-là, avec les deux ou trois tarés inévitables quand même. A un moment, quelqu'un a crié à David : « Hey, Fatty Arbuckle ! » Thomas a tourné son nez vers le plafond et fait seulement : « Cheap shots, uh ? Je pourrais en trouver des biens meilleures que ça... » Quand je dis que c'est une musique physique, c'est pas seulement de la rhétorique ; sur scène, Pere Ubu VIBRE littéralement, et fait vibrer. C'est une musique qu'on ressent surtout par la plante des pieds. Une musique qui vous pousse comme un géranium incongru dans la poitrine. Après la nuit du Whisky et David Thomas et « Codex » et « The Modern Dance », je n'ai même pas eu besoin de me bourrer de bloody marys pour prendre mon avion. Musique médicinale ? C'est quand même un grand réconfort de savoir que des Américains peuvent faire de la musique comme ça. Malgré la vitalité et l'influence actuelle de la « nouvelle » musique anglaise, je suis persuadé que les nouveaux « grands » vont nous arriver d'Amérique. Les originaux. Pere Ubu. Tom Verlaine. Cramps. Talking Heads. Ce n'est peut-être qu'un long début. – PHILIPPE GARNIER
(Los Angeles, septembre 79).